

## PREMIER MYTHE

# LE CHOC ET L'EFFROI CHEZ L'ADVERSAIRE

---

« Une arme psychologique », tels sont les termes utilisés par Henry L. Stimson. Grand, courtois et réservé, cet homme d'État était tout désigné pour prononcer la première déclaration officielle sur la signification et l'importance des armes nucléaires. Deux ans après la fin de la guerre, l'utilisation des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki continuait de soulever des questions. Avaient-elles été vraiment nécessaires ? Que signifiaient ces nouvelles armes pour la sécurité des États-Unis ? Annonçaient-elles la faillite de l'humanité ? Stimson était déjà retraité, mais pendant la guerre, il avait été à Washington le plus haut responsable du projet de la Bombe. Il a donc été naturellement choisi par l'*establishment* lorsque celui-ci cherchait une figure respectée pour rassurer le public et justifier l'utilisation de la Bombe. L'article paru dans le magazine *Harper* en février 1947 sous la signature de Stimson contenait l'essentiel de ce qui allait devenir la pensée dominante en matière d'armes nucléaires durant les soixante années à venir. Les bombardements étaient justifiés, affirmait-il, et les armes ont non seulement été incroyablement destructrices mais elles ont aussi eu une capacité unique à choquer l'ennemi, au point de l'amener à capituler. Comme il l'a expliqué : « *Nous avons mis au point une arme si révolutionnaire que l'on pouvait espérer que son utilisation contre l'ennemi produise exactement le genre de choc que nous souhaitions sur l'oligarchie dirigeante japonaise... [L]a bombe atomique était plus qu'une arme de terrible destruction. C'était une arme psychologique.* »<sup>1</sup>

Cela paraissait sensé. La destruction de villes par des bombes ordinaires n'avait pas pu contraindre les Allemands à se rendre. En revanche, deux villes détruites par des bombes nucléaires avaient instantanément amené les dirigeants japonais à le faire. Voici ce qu'en dit encore Stimson :

*Hiroshima a été bombardée le 6 août et Nagasaki, le 9. Ces deux villes étaient activement impliquées dans l'effort de guerre japonais. L'une était un centre militaire, l'autre était navale et industrielle. Hiroshima était le quartier général de l'armée japonaise qui défendait le sud du Japon, un entrepôt militaire et un point de rassemblement majeur. Nagasaki était un port important et contenait plusieurs grandes installations industrielles très importantes en temps de guerre. Nous pensions que nos attaques avaient frappé des villes importantes pour les chefs militaires japonais, tant de l'armée que de la marine, et avons attendu le résultat. Nous n'avons attendu qu'un seul jour<sup>2</sup>.*

À l'époque où Stimson écrivait ces mots, l'idée que le pouvoir psychologique des armes nucléaires était aussi important – voire davantage encore – que leur immense puissance de destruction, est devenue un principe fondamental des relations internationales. Cette notion a inlassablement été répétée devant le Congrès par des militaires et des experts du ministère de la Défense. Elle apparaît dans les articles scientifiques et les débats politiques et fait partie du discours quotidien [des Américains]<sup>3</sup>. Les armes nucléaires inspirent la peur. Le recours à ce pouvoir psychologique particulier est au cœur de l'ordre mondial actuel. Après tout, la dissuasion nucléaire est basée sur cette peur, et les grandes nations du monde, la Chine, la Russie et les États-Unis, s'appuient sur cette stratégie pour assurer leur sécurité. De nombreuses autres nations – européennes, le Japon, la Corée du Sud et d'autres – comptent par ailleurs sur leurs alliés nucléaires pour en bénéficier.

Hiroshima a été la première image, cruciale, produite par les armes nucléaires. Elle a fourni la preuve de leur impact psychologique. Si les armes nucléaires étaient une religion, Hiroshima serait le premier miracle. Les dirigeants japonais avaient obstinément résisté à la capitulation malgré une situation manifestement sans espoir. Soudain, comme par miracle, les armes nucléaires ont réussi à les y contraindre.

Ce cas permet non seulement de mesurer l'efficacité de l'arme nucléaire, mais aussi de la comparer avec d'autres types de pouvoir militaire. Les États-Unis et leurs alliés ont utilisé un certain nombre de stratégies militaires contre le Japon. Un cordon sous-marin bloquait ses îles intérieures, son économie s'était effondrée et la famine était imminente. La marine japonaise avait subi une série de cuisantes défaites, laissant les forces

américaines incontestées dans le Pacifique et capables d'envahir les îles à tout moment. L'armée de terre américaine avait repris – douloureusement et au prix d'énormes pertes humaines – la plupart des îles conquises par l'armée japonaise dans les premières années de la guerre. Les forces aériennes américaines avaient pilonné des dizaines de villes à l'aide d'explosifs brisants et de bombes incendiaires pendant cinq mois. Mais toutes ces défaites et cette destruction n'ont pas réussi à faire capituler le Japon. Ce n'est que lorsque les bombes atomiques ont détruit Hiroshima et Nagasaki que les dirigeants japonais ont décidé qu'ils en avaient assez. On pourrait donc en déduire que les armes nucléaires sont plus efficaces que le largage de bombes conventionnelles sur les villes, que le blocus économique ou qu'une série de défaites militaires. Ou qu'une combinaison des trois. Ce seraient donc des moyens militaires remarquablement efficaces.

Mais même si cela semble évident et parfaitement convaincant et que cette version des faits est le discours tenu pour acquis en toute confiance depuis plus de soixante ans, et même si les leçons tirées de cet épisode se sont figées en une certaine croyance, elles posent néanmoins problème. Ces vingt dernières années, de nouvelles preuves, plus détaillées, ont été peu à peu extraites des archives du Japon, de la Russie et des États-Unis et contredisent très nettement le récit traditionnel. Ces preuves suggèrent une autre analyse des événements et offrent de nouvelles interprétations qui correspondent tout aussi bien aux faits. Mieux encore, plus on y regarde de près, plus il devient difficile de s'accommoder de l'interprétation classique. Certes, presque tous les dirigeants japonais, à commencer par l'empereur Showa (Hirohito), ont déclaré après la guerre avoir été contraints à se rendre à cause des bombardements atomiques. Mais certaines actions troublantes, différents comptes rendus de réunions et plusieurs témoignages figurant dans leurs journaux intimes contredisent cette thèse.

## Révisionnistes

Il ne s'agit pas ici des problèmes exposés par la pensée révisionniste sur Hiroshima, fondée par l'historien Gar Alperovitz en 1965, et qui fait l'objet d'un débat acharné depuis<sup>4</sup>. Selon Alperovitz, les dirigeants japonais voulaient se rendre et les bombardements ont dès lors été inutiles. À l'évidence, s'il est vrai qu'ils n'étaient pas nécessaires pour gagner la guerre,

les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki doivent être considérés comme une erreur. Dans les décennies qui ont suivi l'argumentation d'Alperovitz, beaucoup se sont mêlés au débat, certains dénonçant les bombardements, d'autres défendant avec ferveur qu'ils étaient moralement justes, nécessaires, et qu'ils avaient sauvé des vies. La question suscite manifestement de profondes et intenses émotions. En 1995, *cinquante* ans après l'événement, l'Institut Smithsonian a déclenché un débat passionné aux États-Unis (y compris parmi les membres du Congrès) en organisant une exposition où l'on pouvait notamment lire des déclarations critiques sur les bombardements<sup>5</sup>.

Ceci est remarquable. Combien de sujets retiennent ainsi l'attention d'une nation pendant presque un demi-siècle ? Pourtant ce débat ne nous apprend pas grand-chose au sujet des armes nucléaires. Celles-ci apparaissent certes dans la discussion, mais le centre du débat porte en réalité sur la nature des États-Unis. Ce pays a-t-il eu tort de bombarder Hiroshima et Nagasaki ? Sa morale est-elle défendable ? La conclusion recherchée n'est pas de savoir si, par conséquent, les armes nucléaires sont [ou ne sont pas] efficaces. L'objectif des révisionnistes est d'affirmer que les bombardements n'étaient pas nécessaires et étaient donc immoraux. Le débat révisionniste sur les questions d'Hiroshima retient l'attention parce qu'il représente une réflexion sur la moralité des États-Unis.

Ce débat n'est toutefois pas pertinent pour la question qui nous occupe. Les États-Unis avaient-ils raison ou tort ? Que savait Harry Truman et pourquoi a-t-il accepté de passer à l'acte ? Une offre permettant à l'empereur de conserver le trône aurait-elle convaincu le Japon de se rendre plus tôt ? Pourquoi les scientifiques sceptiques quant à l'usage de la bombe ont-ils été ignorés ? Des vies ont-elles été ainsi sauvées ? Le Japon se serait-il rendu de toute façon en raison des bombardements conventionnels ou pour une autre raison ? Toutes ces questions sont hors sujet.

La question ici, la *seule* question, est de savoir si les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki avec ces nouvelles bombes plus puissantes ont bel et bien forcé le Japon à capituler. En d'autres termes, cela a-t-il été efficace ? Il s'agit en définitive d'une enquête pragmatique. Il peut sembler cruel d'ignorer les questions morales. Tout le monde veut être fier de son pays et de toute évidence, la question de savoir si les États-Unis ont eu

raison ou tort revêt une grande importance pour les Américains. Mais la réponse à la question de l'efficacité des armes nucléaires affectera des centaines de millions de personnes à travers le monde pendant plusieurs générations à venir<sup>6</sup>.

Dans ce chapitre, nous nous contentons d'une approche purement pragmatique des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. Les armes nucléaires sont-elles, oui ou non, efficaces ?

### **L'interprétation classique**

Selon le récit classique, l'Histoire se déroule comme suit : le 6 août, les États-Unis larguent une bombe nucléaire sur Hiroshima, dévastant la ville. La nouvelle de la destruction est lente à atteindre la capitale (car la plupart des moyens de communication ont été détruits, et il s'agit d'un phénomène tout à fait nouveau). L'empereur finit néanmoins par l'apprendre et en est profondément ému. De retour aux États-Unis, le président Truman publie un communiqué de presse qui annonce l'utilisation de la bombe atomique (c'est ainsi que les armes nucléaires ont ensuite été appelées) et menace le Japon « d'une vague de destructions » s'il ne se rend pas. Après trois jours d'inaction, le 9 août, les dirigeants japonais se réunissent pour discuter de la reddition.

La réunion dure toute la journée et porte sur les conditions de la capitulation. Pourtant, bien que la situation soit désespérée, l'armée refuse obstinément d'admettre sa défaite. Même après la nouvelle, en fin de matinée, du bombardement nucléaire d'une deuxième ville, Nagasaki, l'impasse est toujours de mise. Enfin, tard dans la nuit, une réunion spéciale est convoquée avec l'empereur, qui déclare à l'armée qu'elle doit se rendre en raison de la Bombe. L'empereur annonce ensuite la capitulation du Japon dans une émission radiophonique, expliquant que la cause de la défaite du Japon est la terrible nouvelle arme inventée par les Américains. Aux États-Unis, où l'on s'attendait à une longue et sanglante invasion du Japon, la nouvelle suscite l'incrédulité, la gratitude et la joie. La bombe est considérée comme un miracle et surnommée « l'arme de la victoire ». Telle est la version des faits racontée par la plupart des historiens depuis plus de soixante-cinq ans<sup>7</sup>.

La leçon généralement tirée de ce récit est que la puissance militaire et psychologique des armes nucléaires est extraordinaire. La spectaculaire destruction d'une ville entière en un clin d'œil a été décisive. Les bombes nucléaires avaient réussi là où les bombes conventionnelles avaient échoué. Cette version traditionnelle des événements d'Hiroshima prouve l'incommensurable capacité des armes nucléaires à choquer et à intimider les nations.

Ces points de vue orthodoxes des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki sont largement enseignés et admis. Le soutien dont jouit cette vision de l'Histoire est profond. Pourtant, elle pose quatre problèmes majeurs, qui, conjugués l'un à l'autre, sabordent de fond en comble l'explication traditionnelle de la capitulation du Japon. Le fait qu'elle ait si rarement été examinée de plus près est sans doute révélateur de l'enjeu.

## Chronologie

Le premier problème est celui de la chronologie. Il s'agit d'un problème important. Selon le récit classique, le scénario est simple : le 6 août, les forces aériennes de l'armée américaine larguent une bombe nucléaire sur Hiroshima. Trois jours plus tard, c'est au tour de Nagasaki. Le lendemain, les Japonais signalent leur intention de se rendre<sup>8</sup>. On peut difficilement reprocher aux journaux américains d'avoir publié des titres comme « La paix dans le Pacifique : grâce à notre Bombe ! ».<sup>9</sup>

Dans l'épisode d'Hiroshima tel qu'il est raconté dans la plupart des livres d'Histoire américains, le jour du bombardement, le 6 août, est le point culminant. Tous les éléments du récit convergent vers cet instant décisif : la décision de construire une bombe, les recherches secrètes à Los Alamos, le premier essai, impressionnant ; tout conduit à l'aboutissement final d'Hiroshima. En d'autres termes, l'Histoire est celle de la bombe. Pourtant, on ne peut objectivement analyser la décision du Japon de se rendre comme si elle faisait partie de l'histoire de la bombe. Y inscrire cette décision suppose d'avance que le rôle de la bombe est central.

Du point de vue japonais, le jour le plus important de la guerre était non pas le 6 mais le 9 août. C'est à cette date que le Conseil suprême s'est réuni pour discuter d'une capitulation inconditionnelle et ce, pour la première fois depuis le début de la guerre. Le Conseil suprême était un groupe des

six membres éminents du gouvernement, une sorte de cabinet de niveau supérieur qui, dans les faits, a dirigé le Japon en 1945. Les dirigeants japonais n'avaient pas sérieusement envisagé de se rendre avant cette date. Capituler sans condition (ce qu'exigeaient les Alliés) était une pilule amère à avaler.

Les États-Unis et la Grande-Bretagne organisaient déjà des procès pour crimes de guerre en Europe. Qu'advierait-il s'ils décidaient de juger l'empereur, qui était considéré comme divin ? Et si les autres nations se débarrassaient de l'empereur pour modifier entièrement la forme du gouvernement japonais ? Même si la situation était mauvaise à l'été 1945, les dirigeants du Japon n'envisageaient pas d'abandonner leurs traditions, leurs croyances ou leur mode de vie. Jusqu'au 9 août. Quelle est la cause de ce changement soudain et décisif ? Qu'est-ce qui les a amenés à se réunir et envisager sérieusement la capitulation pour la première fois après quatorze années de guerre ?

Ce ne pouvait être Nagasaki. Ce bombardement a eu lieu le 9 août en fin de matinée, après que le Conseil suprême avait déjà commencé à parler de reddition. Nagasaki ne peut pas avoir été le motif de leur réunion.

Hiroshima ne l'explique pas non plus. Son bombardement avait eu lieu 74 heures plus tôt – plus de trois jours. S'agit-il réellement d'une crise si la réaction se fait attendre pendant trois jours ? La caractéristique d'une crise est un sentiment de catastrophe imminente et la volonté irrépressible de prendre des mesures *dans l'immédiat*. Comment les dirigeants japonais auraient-ils pu penser qu'Hiroshima avait déclenché une crise et attendre encore trois jours pour se réunir ?

Le président John F. Kennedy était assis dans son lit à lire les journaux du matin vers 8h45 le 16 octobre 1962, lorsque McGeorge Bundy, son conseiller à la Sécurité nationale, est venu l'informer que l'Union soviétique installait secrètement des missiles nucléaires à Cuba. Dans les deux heures et quarante-cinq minutes, un comité spécial a été créé, ses membres sélectionnés, contactés, appelés à la Maison Blanche et réunis autour de la table du Cabinet pour discuter de ce qu'il y avait lieu de faire.

Le président Harry Truman était en vacances à Independence, dans le Missouri, le 24 juin 1950, lorsque la Corée du Nord a envoyé ses troupes au-delà du 38e parallèle, envahissant la Corée du Sud. Le secrétaire d'État

Acheson a immédiatement appelé Truman pour l'en informer. Dans les 24 heures, le Président avait survolé la moitié des États-Unis pour siéger à la Blair House (la Maison Blanche étant en cours de rénovation), avec ses principaux conseillers militaires et politiques, pour discuter des mesures à prendre.

Même le major-général George Brinton McClellan, le commandant de l'Union de l'armée du Potomac pendant la guerre civile américaine – l'homme que le président Lincoln avait qualifié de lent à réagir –, n'a pourtant perdu que douze heures, après avoir reçu un exemplaire intercepté des ordres du général Robert E. Lee d'envahir le Maryland.

Ces dirigeants ont réagi, comme le feraient ceux de n'importe quel pays, à l'appel impératif créé par une crise. Ils ont agi de manière décisive et rapide. Comment comprendre, alors, les réactions des dirigeants nippons ? Si Hiroshima avait vraiment déclenché une crise qui a forcé les Japonais à se rendre après avoir combattu pendant quatorze ans, pourquoi leur a-t-il fallu trois jours pour se réunir ?<sup>10</sup>

On pourrait prétendre que le retard est parfaitement logique. Peut-être leur a-t-il fallu du temps pour mesurer l'importance du bombardement. Ils ignoraient peut-être qu'il s'agissait d'une arme nucléaire, et après avoir réalisé et compris les terribles effets qu'une telle arme pourrait avoir, ils en ont naturellement conclu qu'ils devaient se rendre. Malheureusement, cette explication ne cadre pas avec la réalité.

Trois faits posent problème. Premièrement, le gouverneur d'Hiroshima a signalé à Tokyo le jour du bombardement qu'environ un tiers de la population avait été tué et que deux tiers de la ville avaient été détruits. Cette information n'a pas changé au cours des jours suivants. Les résultats du bombardement étaient donc clairs dès le début. Les dirigeants japonais connaissaient à peu de choses près les conséquences de l'attaque dès le premier jour. Pourtant, ils n'ont pas agi.

Deuxièmement, le rapport préliminaire sur Hiroshima préparé par les enquêteurs de l'armée japonaise, celui qui a fourni les détails des événements, n'a pas été livré avant le 10 août. En d'autres termes, il n'est parvenu à Tokyo qu'après que la décision de se rendre avait déjà été prise<sup>11</sup>. Bien que leur rapport verbal ait été livré (à l'armée) le 8 août, les détails du bombardement n'ont été disponibles que deux jours plus tard. La décision



de se rendre n'a donc pas été fondée sur une évaluation en profondeur de l'horreur à Hiroshima.

Troisièmement, l'armée japonaise avait compris, globalement du moins, ce qu'étaient les bombes atomiques. Le Japon disposait d'un programme d'armes nucléaires et plusieurs militaires mentionnent dans leurs journaux que c'était une arme nucléaire qui avait détruit Hiroshima. Le général Anami Korechika, ministre de la Guerre, est même allé consulter le chef du programme d'armes nucléaires japonais dans la nuit du 7 août<sup>12</sup>. L'idée que les dirigeants japonais ignoraient ce qu'étaient les armes nucléaires n'est pas plausible<sup>13</sup>.

Un dernier fait chronologique révèle une contradiction flagrante. Le 8 août, deux jours entiers après le bombardement d'Hiroshima, le ministre des Affaires étrangères Togo Shigenori a rencontré le Premier ministre Suzuki Kantaro et demandé que le Conseil suprême soit convoqué pour débattre du bombardement d'Hiroshima (le Conseil suprême était composé de quatre membres militaires et deux civils : le ministre de l'Armée, le ministre de la Marine, le chef d'état-major, le chef d'état-major de la marine, le ministre des Affaires étrangères et le Premier ministre). Le fait qu'une ville puisse être détruite avec une seule bombe était sans doute suffisamment important pour mériter une discussion du Conseil. Suzuki a consulté ses membres et constaté qu'ils n'étaient pas disponibles pour se réunir sur la question du bombardement<sup>14</sup>.

Ainsi, le scénario n'est pas celui d'une crise ayant grandi de jour en jour pour finalement atteindre son apogée le 9 août. Le Conseil suprême avait examiné la nécessité d'une réunion sur Hiroshima le jour avant la réunion cruciale, pour finalement décider qu'une telle rencontre n'était pas nécessaire<sup>15</sup>. Toute explication des actions des dirigeants japonais qui repose sur le choc du bombardement d'Hiroshima doit tenir compte du fait qu'ils avaient envisagé une réunion pour en discuter le 8, jugé que le sujet avait trop peu d'importance et soudainement décidé par la suite de se réunir le lendemain pour débattre de la capitulation. Soit ils ont tous succombé à une sorte de schizophrénie collective, soit un autre événement a constitué la réelle motivation de cette décision.

Sur la seule base de la chronologie, Hiroshima ne semble pas être l'événement qui a forcé la capitulation du Japon. En revanche, un autre

événement de cette deuxième semaine d'août cadre parfaitement avec la chronologie. Le 8 août à minuit, l'Union soviétique a déclaré la guerre au Japon et lancé son invasion, prévue de longue date, dans les territoires japonais situés sur le continent, la moitié sud de l'île de Sakhaline ainsi que d'autres territoires<sup>16</sup>. Six heures après l'arrivée de cette nouvelle à Tokyo, le Conseil suprême s'est réuni pour discuter de la capitulation inconditionnelle. L'invasion soviétique a clairement déclenché une crise, contrairement au bombardement d'Hiroshima<sup>17</sup>.

### **L'ampleur de la destruction**

Du point de vue américain, il est difficile d'imaginer que le bombardement n'ait pas été l'événement le plus important de la guerre. Après tout, les États-Unis avaient dépensé plus de deux milliards de dollars (à la valeur de 1940) pour mettre leur Bombe au point. D'énormes usines avaient été construites et des centaines de scientifiques de haut niveau venus de tout le pays étaient envoyés en des lieux secrets pour travailler sur le projet.

Du point de vue américain, la Bombe était clairement importante, et il devait sembler naturel que son impact soit énorme. Du point de vue japonais, cependant, il a sans doute été difficile de distinguer la Bombe atomique des autres bombes. Tout comme il est difficile de distinguer une goutte d'eau au milieu d'une pluie torrentielle.

À l'été 1945, les forces aériennes américaines ont mené l'une des campagnes de destruction urbaine les plus intenses de l'Histoire. Soixante-huit villes du Japon ont été attaquées et toutes ont été partiellement ou complètement détruites. On estime à 1,7 million le nombre de personnes privées de foyer ; 300 000 ont été tuées et 750 000 blessées. Soixante-six raids ont été menés avec des bombes conventionnelles ; deux avec des bombes atomiques. La destruction causée par les attaques conventionnelles a été énorme. Nuit après nuit, tout au long de l'été, des villes sont parties en fumée. Au milieu de cette cascade de destruction, il ne serait pas surprenant que telle ou telle autre attaque soit passée inaperçue – même si elle avait été menée par une arme remarquable d'un type nouveau.

Un bombardier B-29 décollant des îles Mariannes pouvait transporter – en fonction du lieu de la cible et de l'altitude d'attaque – entre 7 500 et 9 000 kilos de bombes. Un raid classique comprenait cinq cents

bombardiers. Cela signifie qu'un raid classique larguait entre 4 et 5 kilotonnes de bombes sur chaque ville<sup>18</sup>. (Une kilotonne équivaut à mille tonnes et représente la mesure standard du rendement d'une arme nucléaire. La bombe d'Hiroshima représentait 16 kilotonnes ; celle de Nagasaki, 20 kilotonnes)<sup>19</sup>. L'utilisation d'un grand nombre de bombes a pour effet de répartir la destruction de manière homogène (et par conséquent de manière plus efficace). En revanche, une bombe unique concentre sa puissance au centre de l'explosion – en faisant rebondir les gravats, comme ce fut le cas à Hiroshima et Nagasaki. On pourrait donc dire que certains des raids classiques ont provoqué une destruction proche de celle des deux bombardements atomiques en termes d'ampleur.

Le premier des raids conventionnels, une attaque nocturne sur Tokyo les 9 et 10 mars, demeure l'attaque la plus destructrice de l'histoire de la guerre. Quelque 25 kilomètres carrés de la ville ont été réduits à néant, environ la même superficie que Washington, DC. Environ cent vingt mille Japonais ont perdu la vie – le taux de mortalité le plus élevé de tous les bombardements urbains<sup>20</sup>.

On imagine souvent, parce qu'on en souligne l'horreur, que le bombardement d'Hiroshima a été la pire attaque qu'ait subie une ville dans l'Histoire. On imagine que le nombre de personnes tuées bat tous les records. Mais si l'on compare, dans un graphique, le nombre de personnes tuées dans toutes les villes bombardées pendant l'été 1945, on découvre qu'Hiroshima arrive en deuxième place en termes de civils tués<sup>21</sup>. Si l'on compare le nombre de kilomètres carrés détruits, on constate qu'Hiroshima arrive en sixième place. En termes de pourcentage de la ville détruit, Hiroshima est dix-septième. L'attaque d'Hiroshima présentait clairement les mêmes paramètres que les attaques classiques menées cet été-là<sup>22</sup>.

Du point de vue américain, Hiroshima semble singulier, extraordinaire. Mais si on se met à la place de l'un des dirigeants japonais, les trois semaines précédant l'attaque d'Hiroshima ont une toute autre allure. Si vous aviez été l'un des principaux membres du gouvernement japonais en cette fin de juillet et début d'août, vous auriez vécu les bombardements à peu près comme ceci : le matin du 17 juillet, vous apprenez que quatre villes ont été attaquées durant la nuit – Oita, Hiratsuka, Numazu et Kuwana. Parmi celles-ci, Oita et Hiratsuka sont détruites chacune à plus de 50 %. Kuwana,